

# La vérité sort de la bouche du cheval, un roman pour découvrir l'altérité

## Quelques mots avec Meryem Alaoui

Martina Gennari

Università degli Studi di Macerata, Italia

Meryem Alaoui, écrivaine née à Casablanca, ayant grandi au Maroc et vivant actuellement aux États-Unis, publie son premier roman, intitulé *La vérité sort de la bouche du cheval*, en 2018, remportant le Prix littéraire Beur FM Méditerranée - TV5Monde. Toutefois, est-il possible d'inclure ce roman dans l'univers littéraire beur ? Jmiaa, protagoniste de l'histoire, ne partage pas le même dilemme identitaire généralement vécu par les personnages des romans beurs, car elle ne connaît pas les difficultés liées à l'intégration en France. Même dans la langue adoptée par l'auteur, on ne retrouve pas les mêmes caractéristiques des romans beurs, à savoir la pratique du « français contemporain des cités » associée à un besoin identitaire et d'autodétermination dans la société, généralement jugée hostile par les personnages. Néanmoins, on constate l'utilisation d'un langage familier, truffé d'expressions issues de la sphère orale, parfois crues, à travers lequel Meryem Alaoui raconte la vie de Jmiaa, une prostituée de Casablanca, qui change totalement après la rencontre avec Chadlia, surnommée Bouche de cheval, une réalisatrice marocaine émigrée en Hollande, à la recherche d'une actrice pour son film qui se déroule dans le quartier où vit Jmiaa. Cette opportunité transformera pour toujours la vie de la protagoniste.



**Edizioni**  
Ca' Foscari

Submitted  
Published

2020-07-05  
2020-12-22

### Open access

© 2020 | Creative Commons Attribution 4.0 International Public License



**Citation** Gennari, M. (2020). "La vérité sort de la bouche du cheval, un roman pour découvrir l'altérité. Quelques mots avec Meryem Alaoui". *Il Tolomeo*, 22, 349-354.

DOI 10.30687/Tol/2499-5975/2020/01/038

Personnage à l'esprit vif, plein d'énergie, extrêmement déterminé et qui parle sans ambages, Jmiaa guide le lecteur dans une ville vibrante de vie, de bruits, de couleurs et de parfums, complexe et parfois contradictoire, mais qui est aussi un reflet de son caractère. Ainsi, le lecteur découvre le quotidien d'une réalité différente en plongeant dans un quartier populaire de Casablanca, en se familiarisant avec ses nombreux personnages, mais surtout, en instaurant un contact avec Jmiaa, la narratrice de l'histoire. À travers des expédients stylistiques, notamment celui de l'apostrophe, Jmiaa s'adresse directement au lecteur tout au long de l'histoire et partage avec lui ses propres émotions, ses angoisses, ses inquiétudes et ses désirs de revanche.

Dans le roman, la langue française et la langue marocaine cohabitent en harmonie et équilibre, et le *code-switching* transporte constamment le lecteur d'une culture à l'autre, en lui donnant la précieuse opportunité de découvrir, grâce au glossaire final, les traditions et les aspects culturels de la culture maghrébine. Le glossaire peut être considéré comme l'élément le plus emblématique de cette ouverture vers l'altérité, car il ne s'agit pas seulement d'un outil de nature linguistique, mais plutôt de nature culturelle. On y retrouve, par exemple, les noms de certains chanteurs ou de personnages liés au monde du spectacle qui appartiennent à la culture populaire maghrébine, mais aussi des lieux géographiques et des plats typiques de la tradition marocaine.

*La vérité sort de la bouche du cheval* représente un exemple très significatif d'une narration contemporaine qui permet de créer un rapport avec l'altérité et les spécificités d'une culture autre.

MARTINA GENNARI Le prix littéraire que vous avez remporté vous situe dans le panorama de la littérature francophone, notamment, dans celui de la littérature beur. Est-ce que vous partagez cette « étiquette » ou est-ce que vous vous sentez « coincée » ?

MERYEM ALAOUÏ Non, je ne partage pas cette étiquette, parce que, par définition, le « beur » est quelqu'un qui a une origine étrangère à la France et qui a grandi en France, donc quelqu'un d'origine maghrébine mais qui a grandi en France. Or, moi je suis marocaine, je suis née au Maroc, j'ai grandi au Maroc. Ce terme ne s'applique pas à moi !

M.G. La ville de Casablanca peut être considérée comme un élément autobiographique parce que vous y avez grandi. Quel est le rôle de cette ville dans le roman, dans la vie de Jmiaa et dans votre vie, aussi ?

M.A. Je ne m'étais pas posé la question en écrivant, mais, en fait, en interagissant avec les gens, en voyant l'accueil que le livre a reçu, les questions qu'on m'a posées, je me suis rendu compte que Casablanca est comme un personnage dans l'histoire. Il

s'agit d'une ville très présente : elle a des attributs physiques, elle a son énergie, elle a une psychologie, elle est, vraiment, comme un personnage du roman, pour moi. Et je ne m'étais pas du tout rendu compte. C'est la ville dans laquelle j'ai grandi, que je connais le mieux. J'ai déjà habité dans d'autres villes, mais, Casablanca, est celle dans laquelle il est plus facile, pour moi, de me reconnecter. Quand j'arrive à l'aéroport de Casa, tout de suite, j'ai l'impression que je suis chez moi. Il y a d'autres endroits où je peux avoir ce sentiment d'être chez moi, mais ce qu'il y a, peut-être, en plus, à Casablanca, est cette compréhension intuitive de ce qui se passe autour.

M.G. Pourquoi vous avez décidé d'émigrer aux États-Unis ?

M.A. J'ai émigré aux États-Unis, principalement, à cause de mon mari. Il a fondé un magazine qui s'appelle « Tel Quel », qui existe toujours, mais qui n'est plus sous la même forme, ni sous la même ligne éditoriale. On a travaillé ensemble pendant un certain nombre d'années et puis on a commencé à avoir des problèmes politiques, donc on a décidé de partir.

M.G. Un des aspects les plus intéressants de votre roman est celui de la langue. Qu'est-ce que cela signifie, pour vous, le choix d'écrire en français et quelles en sont les implications ? Est-ce que vous vous sentez, en quelque sorte, traductrice de vous-même ?

M.A. Oui et non. Non, parce que le choix du français est un choix qui s'est imposé de lui-même, parce que c'est la langue que j'écris le mieux, celle dans laquelle j'arrive à exprimer le plus précisément ce que j'ai envie de dire. Donc, quand je cherche un mot, une expression pour exprimer une émotion particulière, une tournure, ou un rythme, la langue dans laquelle j'arrive à trouver exactement ce que je cherche est le français. Donc, dans ce sens-là, je ne suis pas traductrice de moi-même, parce que la langue française est l'outil que je manie le mieux.

Oui, dans un autre sens, parce que l'histoire se déroule à Casablanca, un milieu qui est entièrement arabophone. Donc, dans ma tête, pour coller au mieux aux personnages, je pensais à beaucoup de répliques qui venaient en arabe, d'expressions qui venaient en arabe, de comparaisons qui venaient en arabe et je les traduais ou adaptais en français. C'est, peut-être, aussi cela qui contribue à la création d'une langue un peu bizarre, même parce que Jmiaa est un personnage qui est exclusivement arabophone !

M.G. En lisant votre roman, j'ai considéré le glossaire final comme une ouverture vers le monde arabo-musulman pour le lecteur non arabophone. Est-ce qu'il s'agit d'une interprétation correcte ?

- M.A. Oui, le glossaire est effectivement destiné au lecteur non-marocophone, car même un arabophone n'aura pas nécessairement les éléments de culture ou de langage pour interpréter le référentiel de Jmiaa.
- M.G. Le titre du roman parle d'une « vérité qui sort de la bouche du cheval ». De quelle vérité s'agit-il ?
- M.A. En effet, je ne pensais pas que l'éditeur allait garder ce titre ! Pour moi, il fallait un titre au manuscrit, alors j'ai travaillé sur des expressions du livre. J'ai un vieil ami retraité qui travaillait dans l'édition à l'époque et donc on lui a envoyé des propositions de titre. Il a dit que « La vérité sort de la bouche du cheval » c'était un bon titre et je l'ai envoyé, en pensant que l'éditeur allait faire son travail, mais, en fait, il l'a gardé ! C'est à l'interprétation du lecteur ! Il y a un proverbe français qui dit que « la vérité sort de la bouche des enfants », parce que tout ce qui sort de la bouche d'un enfant, normalement, correspond à la vérité. Donc, il peut y avoir cette liaison entre la bouche du cheval et la bouche des enfants !
- M.G. À un certain point du roman, Jmiaa part pour l'Amérique, un continent qui représente un rêve dans son imaginaire. Est-ce que cela est lié au mythe de l'Occident comme réalité idéale, parfois utopique, dans l'imaginaire des migrants ?
- M.A. Oui, c'est vrai. Ici, au Maroc, mais aussi dans beaucoup de pays, on a ce fantasme dans nos têtes qui nous fait penser que l'Occident est magnifique, une réalité où tout fonctionne, où l'argent coule à flots. Il y a ce mythe et beaucoup de personnes défavorisées au Maroc veulent partir parce qu'ils ont l'idée de ce rêve qui ne colle pas à la réalité, mais qui est impossible de déloger. La perception de l'Amérique est encore pire, parce que si l'Europe est magnifiée comme si elle était une sorte d'Eldorado, les États-Unis sont perçus comme un film, directement !
- M.G. Une image qui m'a frappée vers la fin du livre est celle du « pont ». Jmiaa voit « un pont construit dans les airs. Comme une image qui n'existe pas, sauf dans les mirages de ton esprit ». Est-ce que cela a une valeur métaphorique, celle, par exemple, d'un pont qui lie des mondes et des cultures ?
- M.A. Oui, cela a une valeur métaphorique, mais je pense plutôt que c'est celle de l'élévation. Le pont est au-dessus du monde et sa hauteur fait sortir Jmiaa de sa condition en l'élevant pendant un moment, la fait rêver, la place, pendant cet instant, dans un monde où tout est possible, y compris les grands rêves.
- M.G. Le portrait que vous offrez de Jmiaa est celui d'une femme à la personnalité très forte, libre et indépendante, qui ne se soumet pas aux hommes. Est-ce que vous la considérez une exception dans l'époque où elle vit ?

M.A. Je n'ai pas l'impression qu'elle constitue une exception. Jmiaa a des caractéristiques de plusieurs femmes que je connais, des femmes avec son énergie. Il y a beaucoup de gens, ici au Maroc, qui sont liés à la tradition musulmane, mais qui vivent différemment. On est un pays musulman dans la constitution, mais dans la vraie vie on est beaucoup plus libres que la plupart des pays arabes. Il est vrai que, dans la plupart des cas, les gens se définissent comme musulmans, mais, dans les actions, ce n'est pas toujours comme ça : il y a des gens qui boivent, des gens qui ne respectent pas toujours leur mariage, les gens vivent ! Il s'agit d'arbitrages personnels. Beaucoup de gens ne font pas les prières, mais on se dit « Ce n'est pas grave ! Ce n'est pas très méchant ! Par contre, il faut qu'ils jeûnent ». On peut boire de l'alcool et en même temps ne pas accepter de voir une prostituée dans la rue. Ce sont des arbitrages personnels que chacun choisit. Il s'agit d'une forme de liberté et de prison en même temps et chacun choisit la condition dans laquelle il veut se mettre. À propos de Jmiaa, je pense que les femmes, au Maroc, ont assez de caractère !

M.G. Pour conclure, souvent, en lisant votre roman on a l'impression de voir les scènes qui se déroulent sous nos yeux, grâce aux descriptions très animées de la vie des quartiers de Casablanca. Est-ce qu'une adaptation cinématographique de ce roman peut rentrer dans vos projets futurs ?

M.A. J'avais un projet d'adaptation qui était en cours, mais qui n'a pas abouti, principalement pour des raisons financières. En effet, quand j'ai fini d'écrire et que j'ai été publiée, l'adaptation cinématographique était, pour moi, un projet naturel, une continuation logique. Cela ne s'est pas fait tout de suite, mais peut être que ce n'est juste pas le moment !

